



HAL
open science

**Etre bonne à Bogotá dans la deuxième moitié du XXe
siècle: Lectures del "El día del odio" de J. A. Osorio
Lizarazo**

Félicie Drouilleau

► **To cite this version:**

Félicie Drouilleau. Etre bonne à Bogotá dans la deuxième moitié du XXe siècle: Lectures del "El día del odio" de J. A. Osorio Lizarazo. Les Cahiers d'Artes, 2010, Art, littérature et témoignage en Colombie: la part des femmes, 6, pp.59-78. halshs-02489058

HAL Id: halshs-02489058

<https://shs.hal.science/halshs-02489058>

Submitted on 1 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Être bonne à Bogotá au milieu du XX^e siècle
Lectures de *El día del odio* de J. A. Osorio Lizarazo

Félicie Drouilleau

Doctorante en Anthropologie

École des Hautes Études en Sciences Sociales

Laboratoire LISST-Centre d'Anthropologie Sociale

Dans plusieurs romans colombiens [Osorio Lizarazo, 2008 (1952); Fayad, 1984 (1978); Posso Figueroa, 2006 (2001); entre autres exemples], mais également dans quelques œuvres cinématographiques [Mayolo et Ospina, 1975 ; Pinzón, 1985], la figure de l'employée domestique sort de son anonymat et de sa « transparence sociale » [Destremeau et Lautier, 2002] pour devenir une protagoniste à part entière de l'Histoire. Tel est le cas dans le roman *El día del odio*¹, publié en 1952 par José Antonio Osorio Lizarazo, écrivain et journaliste engagé, né en 1900 à Bogotá. Dans cette œuvre où sont décrits les bas-fonds de la capitale colombienne, l'auteur met en scène une jeune bonne, Tránsito, et l'associe à l'histoire officielle et aux mythes nationaux, en la faisant participer au *bogotazo*, soulèvement populaire consécutif à l'assassinat du leader politique Jorge Eliécer Gaítan qui, le 9 avril 1948, mit le centre ville de Bogotá à feu et à sang. *El día del odio* est, selon les dires de l'auteur, une ode au peuple colombien. L'histoire de la jeune Tránsito, adolescente de quinze ans originaire d'une *vereda*² de Lenguazaque dans le Cundinamarca, placée par sa mère dans une famille de la capitale pour y travailler comme bonne à tout faire, est emblématique de la souffrance de ce peuple colombien dont José Antonio Osorio Lizarazo entend faire le portrait. Rapidement mise à la porte par sa patronne, sous prétexte qu'elle a volé une petite chaîne, Tránsito connaît les affres de nuits passées seule, dans les prisons et rues de Bogotá. Elle est violée par un agent de police, forcée à se prostituer et battue jusqu'au sang par son compagnon. Figure même de la victime, Tránsito est représentée comme enfermée dans une ville aux murs plus infranchissables que ceux d'une prison et harcelée par une justice partielle, profondément cruelle envers les plus faibles et les démunis.

Nous voudrions ici reprendre la description de cette jeune domestique à la lumière du film de Leopoldo Pinzón, *Pisingaña* [1985], et de notre travail de doctorat en anthropologie sur la domesticité colombienne contemporaine³. Les témoignages d'employées domestiques qui ont

¹ Toutes les citations de *El día del odio* sont traduites par nos soins.

² *Caserío*, hameau.

³ Ce travail de doctorat intitulé « Parenté et domesticité à Bogotá » a pu être financé grâce à trois bourses de mission ECOS-Nord du projet de recherche « Histoires de vie, histoires de femmes: expression de l'identité féminine

commencé à travailler comme petites bonnes dans les années 1960-1970, nous serviront de point de comparaison pour une étude critique d'*El día del odio*. Dans cet article, nous nous appuyerons sur les avancées récentes des études en sociologie et en anthropologie ayant pour thème le service domestique en Amérique Latine et envisagerons la littérature comme une voie d'accès intéressante pour saisir les représentations et imaginaires sociaux de la domesticité en Colombie au milieu du XX^e siècle.

Une jeune métisse « indianisée »

Issue de la campagne d'un département proche de Bogotá, Tránsito est la fille de paysans dont la propriété ne dépasse pas deux hectares. La famille possède quelques poules et un cochon noir que Tránsito est chargée de nourrir. Avant son départ pour la capitale, elle a pour tâches journalières de ramener l'eau de la source, de moudre le maïs pour la *mazamorra*⁴ et les *bollos*⁵ ou encore de faire fuir les oiseaux qui viennent picorer les graines de céréales récemment semées et les épis mûrs. Ses parents exercent sur elle une autorité despotique : ils la fouettent ou la frappent régulièrement. Le châle noir et le sombrero de feutre dont la revêt José Antonio Osorio Lizarazo rappellent l'habit traditionnel andin, voire indien. Pourtant, Tránsito est métisse puisque, selon l'auteur, « une ascendance blonde inconnue avait éclairci son sang indien et sa peau hâlée cachait un fond de blancheur »⁶ [2008 (1952), p. 12]. Par ailleurs, ses cheveux tressés ont perdu leur « couleur raciale » [2008 (1952), p.12] et elle a des yeux clairs, presque bleus. Ce métissage, nous est-il expliqué, est peut-être le fruit d'une aventure de Regina, la mère de Tránsito, et d'un *señorito urbano* alors que cette dernière était employée domestique dans la capitale. Les *bogotanos* n'ont cependant cessé de traiter péjorativement Tránsito d'« india », laissant flotter une ombre d'incertitude sur sa « catégorisation » ethnique. Ainsi, la *señora* Enriqueta qui soupçonne Tránsito de vol s'exclame : « Ces indiennes sont tellement rusées ! »

Cette référence à une certaine indianité des employées domestiques de la capitale colombienne se retrouve dans le film *Pinsingaña* de Leopoldo Pinzón. Cette fiction retrace, en effet, le parcours d'une jeune fille, Graciela, victime des exactions perpétrées pendant « *la Violencia* ».

colombienne des années 1985 à nos jours » (2005-2008). Il a également bénéficié d'une aide au terrain de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales ainsi que d'une Aide à la Mobilité Internationale des Etudiants de la région Ile de France. Au total, nous avons pu effectuer 13 mois et demi de travail de terrain et faire une soixantaine d'entretiens d'employées domestiques, de patrons, de responsables d'associations, de syndicalistes et de chercheurs colombiens spécialistes de l'emploi domestique.

⁴ Le terme *mazamorra* désigne en Colombie deux plats typiques: un dessert et une soupe. Il s'agit ici probablement de la *mazamorra chiquita*, une soupe, spécialité de Cundinamarca et de Boyacá, à base de maïs auquel on peut ajouter des pommes de terre ainsi que des fèves.

⁵ Petits pains.

⁶ Toutes les citations en français d'*El día del odio* sont traduites par nos soins.

Peu après avoir découvert l'assassinat de son père, Graciela migre vers Bogotá avec des centaines d'autres déplacés et trouve du travail comme « bonne à demeure » dans une famille de classe moyenne de la capitale. Elle entame alors une relation adultère avec son patron qui en fait le « jouet » de son désir. À l'égal de Tránsito, Graciela est dépeinte comme une victime. À sa différence, elle n'est pas opprimée par un ordre social inégalitaire, mais par une force obscure que le terme générique de « violence » désigne comme un ensemble protéiforme, insaisissable et incompréhensible. L'origine ethnique de Graciela n'est pas mentionnée, mais la grand-mère du patron se réfère souvent à son employée domestique en la traitant d'« india », comme lorsqu'elle s'exclame : « L'intelligence ne lui rentre même pas par suppositoire à cette indienne ! » ou encore « Le bâton n'enlève pas les vices de mule de cette indienne ! » La violence des relations entre employeurs et patrons est ici incarnée par cette appellation dont on ne sait si elle désigne une origine ethnique réelle ou signifie simplement l'assimilation des jeunes filles des campagnes avec une forme d'« indianité ».

Les travaux précurseurs des années 1980 sur l'emploi domestique en Colombie [León, 1987; 1990, 1991, 1993 (1989); Castro, Quintero et Jimeno, 1981] abordent très peu la question de l'origine ethnique car ils se concentrent sur le point de vue économique (avec la question de l'intégration ou non du service domestique dans l'emploi dit informel), ou encore sur le droit du travail (avec le souci de faire reconnaître le « service » comme un travail à part entière, devant bénéficier de protections légales). Par ailleurs, les analyses statistiques sur les migrations internes en Colombie entre les années 1950 et 1970 [Cardona, 1970; Torales 1979], indiquent l'origine géographique des migrants vers Bogotá, leur occupation, leur âge et leur niveau d'éducation, mais mentionnent très rarement leur « catégorie ethnique ». Pourtant les sources littéraires et cinématographiques montrent une association frappante entre ethnicité, racisme et domesticité.

Dans la Bogotá contemporaine, les employées domestiques proviennent traditionnellement des départements de Cundinamarca (22.1%)⁷ ou de Boyacá (21.9%) – zones andines et où le métissage rappelle une forte ascendance indienne – , mais également des côtes caraïbe et pacifique où la population est plutôt noire⁸, et à moindre échelle de l'ensemble du pays⁹. La majeure partie de

⁷ Ces chiffres sont tirés d'une étude statistique effectuée par Mauricio Cárdenas et Arturo Harker pour Fedesarrollo [2006, p. 23].

⁸ Pour exemple, les départements de l'Atlántico, de Cordoba et du Chocó sont représentés dans les migrations contemporaines des employées domestiques de Bogotá à hauteur respectivement de 2.3%, 3.3% et 1.5% du total de ces femmes [Cárdenas et Harker, 2006, p. 22-23].

⁹ L'étude de Mauricio Cárdenas et Arturo Harker indique de cette manière que les employées domestiques de la capitale colombienne proviennent également d'Antioquia, de Caldas, du Caquetá, du Cauca, du Cesar, du Meta, de Nariño, du Huila, de La Guajira, de Santander, de Quindío, de Risaralda, de Sucre, du Tolima, du Valle et du Putumayo [2006, p. 22-23].

ces femmes se considèrent comme métisses (95%, les 5% restant étant placées dans la catégorie « *Negro mulato*¹⁰»). Toutefois, une analyse de coupures de presse traitant de l'emploi domestique entre 1982 et 1988¹¹ a montré que les représentations ethniques du service domestique à Bogotá étaient encore fortes à cette époque et se cristallisaient autour de deux figures, celle de l'andine aux traits indiens et celle de la domestique noire métissée, comme le montrent les illustrations suivantes :



¹⁰ Noir métissé.

¹¹ Nous remercions la sociologue Magdalena León de nous avoir permis de consulter cette revue de presse personnelle et à l'époque encore inaccessible au public.



Illustration 1: L'Andine aux traits indiens, Ketty Cuello de Lizarazo, « Que pasa con el servicio doméstico? (2a. Parte) », *Revista Carrusel, El Tiempo*, n°348, 26 avril 1985.

Illustration 2 : La domestique noire métissée, Juanita Salamanca, « Seguro social obligatorio para su empleada : que hacer? », *Revista del Jueves, El Espectador*, n°579, 26 mai 1988.

Dans notre propre étude sur la domesticité féminine à Bogotá, les femmes interviewées sont majoritairement migrantes (trente et une femmes sur quarante et une), ce qui rejoint presque exactement les résultats de l'enquête de Mauricio Cárdenas et Arturo Harker (75% de migrantes en 2006). De ces trente et une femmes, neuf proviennent du plateau *cundiboyacense*¹², et le même nombre de la région du Valle del Cauca, au sud-ouest du pays. Les autres employées domestiques interrogées sont originaires des départements du Tolima, de Santander, du Quindío, de Caldas, d'Antioquia, du Chocó, de Caquetá, du Huila et du Meta. Enfin, quatre femmes interviewées sont noires ou métisses d'origine afro-colombienne, tandis qu'une seule revendique une identité indigène. Cette présence relativement faible d'une problématique ethnique dans le service domestique à Bogotá aujourd'hui, ne doit cependant pas cacher une forme de stigmatisation des employées domestiques issues de Boyacá et de Cundinamarca. Leurs patrons considèrent notamment souvent que, bien qu'elles soient métisses, elles ont des traits « vraiment indiens », comme certains d'entre eux ont eu l'occasion de me le dire à propos de leur bonne. Doit-on alors en conclure que cette assignation ethnique, que l'on ne retrouve nulle part dans les statistiques et les enquêtes sociologiques, est bien plutôt le fait d'un regard « racialisé » sur le service domestique à Bogotá, en particulier de la part des employeurs ?

Animal ou petite chose: la négation de la condition humaine

Ce processus d'« indianisation » ou d'« ethnicisation » de l'employée domestique à Bogotá a pour corollaire une forme de négation de sa condition humaine, tout au moins jusque dans les années 1960. Réduite à l'état de petit animal, elle est séparée de ses employeurs par une frontière nette. Ainsi, au fil du roman *El día del odio*, Tránsito perd son identité humaine. Présentée sur le marché « entre les légumes, comme si elle était simplement un objet de plus offert à la clientèle indifférente » [Osorio Lizarazo, 2008 (1952), p. 10], Tránsito est, dès le début, traitée comme une « petite chose » par sa mère qui utilise sa force de travail à son gré quand elle est à la *vereda* et récupère ensuite l'argent de son labeur lorsqu'elle la place comme bonne à tout faire dans une famille d'*empleados*¹³ de la capitale.

¹² Le haut plateau *cundiboyacense* regroupe une zone andine qui s'étend sur les régions de Boyacá et Cundinamarca, proches de Bogotá.

¹³ Littéralement « Employés ». José Osorio Lizarazo précise en disant que le patron de Tránsito était « un de ces individus insignifiants qui n'avaient jamais appris aucun métier et qui était classifié dans la catégorie nébuleuse des employés » [2008 (1952), p. 11].

Dans notre recherche de doctorat sur l'emploi domestique à Bogotá, nous avons souvent retrouvé cette modalité de placement de jeunes filles ou petites filles dans des familles employeuses, notamment dans les années 1960-1970 [Drouilleau, 2009]. Selon les récits qui m'ont été faits, les mères venaient alors chercher l'argent du travail de leurs filles sans se soucier de leur bien-être. Le placement « entre les légumes » du marché semble toutefois relever de l'invention romanesque ou bien se référer à des pratiques plus anciennes que celles dont nos enquêtées ont pu témoigner. De cette manière, Angélica, qui a quarante-neuf ans aujourd'hui, a été placée par sa mère dans une famille de voisins pour y travailler comme domestique alors qu'elle n'avait qu'une dizaine d'années. Originaire du Cauca, Angélica est la fille d'une servante et de son patron, un *hacendado*, « *incorrigible coureur de jupons* ». Sa mère, qui a eu huit enfants dont trois seulement sont restés en vie, l'a élevée seule. Elle la battait jusqu'au sang, car elle était sans doute une enfant non désirée. Un jour, Angélica s'est enfuie, mais elle a été très vite retrouvée par sa mère qui l'a placée dans une maison voisine comme petite bonne : « *Ma maman est venue et elle m'a sortie de là. Et elle m'a laissée dans un endroit peu recommandable. (...) Mais c'était elle qui en profitait : elle venait et prenait l'argent sur mon dos, sans se soucier de savoir si j'étais bien, si j'avais de bons habits, des chaussures, non rien !* ». Andrea, âgée aujourd'hui de cinquante-cinq ans, est, pour sa part, allée travailler très jeune chez une voisine: « *Quand j'avais neuf ans, je suis partie de la maison. C'était parce que ma maman ne faisait pas attention à nous. Il y avait une femme qui vivait dans la maison d'à côté. Elle avait un enfant et elle voulait que je le garde. (...) Elle a parlé avec ma mère et lui a demandé de me laisser là-bas. Elle disait qu'elle allait me payer. (...) Mais ma mère venait et prenait tout ce que je gagnais* ».

Le traitement de Tránsito comme une « petite chose », dont on dispose selon son bon vouloir, ne fera que s'accroître avec son entrée dans la famille de patrons. L'implication affective avec ses employeurs est notamment comparée par l'auteur à la « douce fidélité d'un chien » [Osorio Lizarazo, 2008 (1952), p. 13]. De fait, Tránsito a reconstruit tout son monde dans cette maisonnée et consacre la totalité de son affection à sa « *señora* », à Don Pedro et à leurs enfants. « Elle s'est convaincue, nous dit José Antonio Osorio Lizarazo, que sa présence est fondamentale à la survie du foyer et que sa stabilité dépend en grande partie de ses efforts. » [2008 (1952), p. 13] Son adhésion à la famille qui l'emploie devient alors si sincère et naturelle qu'elle ne se sent pas victime des brutalités d'Alicia, sa patronne, et protège tant qu'elle peut les enfants du courroux des parents. Loyale, douce et docile, elle n'est pourtant pas reconnue par ses patrons pour ses qualités : « (...) leurs problèmes [économiques] insolubles et leurs ambitions frustrées les ont peut-être rendus insensibles, ou bien leur vanité d'employés leur faisait considérer comme naturel qu'une paysanne

idiote immole sa jeunesse précaire à leur service. » [Osorio Lizarazo, 2008 (1952), p.14-15]

L'interprétation que José Antonio Osorio Lizarazo fait des échanges affectifs entre une bonne et ses patrons ne correspond pourtant pas aux analyses des travaux universitaires sur le sujet. En effet, les nombreuses études de sociologie et d'anthropologie qui traitent de l'emploi domestique, en Colombie comme ailleurs, décrivent ces échanges affectifs comme mis en œuvre par les deux parties (l'employée mais aussi l'employeur). La plupart des analyses prenant place dans un contexte contemporain (des années 1980 à nos jours), soulignent le recours fait par les patrons et les domestiques à un vocabulaire de la parenté pour désigner leurs rapports d'employeur/employée. « Elle fait partie de la famille », « ils me considèrent comme leur enfant, leur fille... », sont des expressions que l'on entend fréquemment dès lors que l'on travaille sur la domesticité colombienne, quoiqu'elles soient souvent précédées d'un « comme si » qui en atténue la portée. Ce phénomène a été nommé « analogie familiale » [Romero, 1992], « métaphore familiale » [Esther Young, 1987] ou encore « fiction familiale » [Bernardo, citée par Weber, 2005] lorsqu'on veut insister sur la fausseté de leur assimilation à des sentiments de type familiaux. Certains auteurs ont également pu parler de « paternalisme », expression qui désigne le dévouement des employées en échange d'une protection de leur patron [Esther Young, 1987], ou encore de « maternalisme » [Rollins, 1990] pour traduire les rapports privilégiés qui peuvent se mettre en place entre femmes. Dominique Vidal [2007] a proposé, pour sa part, une critique intéressante des analyses effectuées en termes de paternalisme. Selon lui, dans le Brésil contemporain, les employées domestiques recherchaient ces échanges affectifs, non pour bénéficier de la protection de leurs patrons, mais en vertu d'une revendication de « commune humanité » entre employeurs et employées. Il a identifié un phénomène inverse chez les patrons qui sembleraient plus attachés à l'idée d'une différence radicale entre la bonne et ceux qui l'emploient.

Dans *El día del odio*, l'affection de Tránsito n'a pas d'équivalent chez ses patrons. Son amour et sa fidélité sont comparés à ceux d'un chien pour ses maîtres. Aussi, la revendication faite par les employées domestiques brésiliennes d'aujourd'hui, d'une « commune humanité » entre un employeur et sa domestique, se trouve-t-elle aux antipodes de la description romanesque de Tránsito et de ses patrons par José Antonio Osorio Lizarazo, qui, pour sa part, insiste sur l'*animalité* de son héroïne et de ses sentiments. Fiction ou description historique, nous laisserons les historiens trancher sur le sujet. Dans les récits de femmes employées domestiques dans les années 1960-1970 que nous avons recueillis, on peut toutefois remarquer l'omniprésence de la référence à l'animalité. Celle-ci, en particulier, est opposée par nos interlocutrices à l'idée d'une pleine citoyenneté.

Toutefois, cette animalité n'est pas décrite par elles comme résultant directement de leur condition de bonne, mais bien plutôt du fait de ne pas savoir lire et écrire ou encore de l'absence de papiers d'identité. Angélica raconte de cette manière comment, avant de rencontrer la famille de patrons dans laquelle elle a travaillé pendant une vingtaine d'années, elle était comme un « petit animal » (*un animalito*). Elle est finalement reconnaissante à sa patronne de l'avoir sorti de cet état infra-humain : « *Parce qu'elle m'a enseigné la chose la plus importante : lire. C'est elle qui m'a aidée pour mes papiers d'identité [me sacó los papeles]. J'étais une personne citoyenne.* » Cette condition « infra-humaine », si elle n'est pas ici directement le fait de la domesticité, a néanmoins un effet évident sur les rapports employeurs/employées, la vulnérabilité de ces femmes et les abus qui peuvent en découler. Sofía, cinquante-quatre ans, explique ainsi qu'elle était frappée par ses patrons quand, enfant, elle travaillait comme petite bonne. Elle ne recevait pas non plus de salaire, avant que des amies employées domestiques lui eussent expliqué le rôle et l'importance de l'argent et appris à compter : « *J'étais comme un petit animal, je travaillais comme un petit animal. Comment je pouvais faire ? Je n'avais pas fait d'études, jamais. Je ne savais pas quel jour on était, ni quelle date ! Je ne savais rien des anniversaires, ni qu'un mois avait trente jours, qu'on devait nous payer. [...] Je ne savais rien de tout ça. Les papiers d'identité, je ne savais pas qu'il fallait en avoir...* »

La réduction de Tránsito à l'état de petit animal se transforme, au fil du roman, en une abolition totale et définitive de son humanité. Ainsi, alors qu'elle s'est fait chasser de chez ses patrons et qu'elle erre dans les rues obscures : « Sa condition humaine disparaissait peu à peu. Personne ne l'écoutait, personne ne voyait sa douleur, condensée en sanglots. C'était comme si elle n'existait pas ! » [Osorio Lizarazo, 2008 (1952), p. 57] Pour l'auteur, cette inhumanité est également le fait des gens de la rue qui naissent et grandissent « comme des animaux, sans foyer, dans la misère, affamés, nus, persécutés » [2008 (1952), p. 97]. Des hommes et des femmes vivaient donc, en Colombie, dans des conditions infrahumaines. De fait, une ligne de démarcation semble séparer ceux qui ont un statut humain (la classe moyenne et supérieure) et ceux qui ne le sont même plus (les « pauvres », les « ouvriers pouilleux », les « nécessiteux » [Osorio Lizarazo, 2008 (1952), p. 238-239]). Dans le roman de José Antonio Osorio Lizarazo, c'est cet état infra-humain qui va générer une haine toujours plus forte envers les nantis et déclencher la vague de violence du *bogotazo*. Toutefois, le choix d'une employée domestique pour incarner cette déshumanisation n'est pas fortuit. En effet, on retrouve une représentation identique de la domestique comme un être non humain dans *Pisingaña*. Alors que Graciela sert son premier repas, un membre de la famille commente en se référant à elle : « *elle n'a pas l'air si animale* » (*no parece tan animal*). Finalement, Graciela, après avoir donné naissance à une petite fille, fruit de sa

relation avec le patron, se suicide en prenant une forte dose de mort aux rats. Ses anciens employeurs concluent : « *elle est morte comme un rat, comme un chien* ».

Ainsi, l'association entre animalité et domesticité peut être considérée comme l'expression d'un vécu de bonne, dans la Colombie du milieu du XX^e, ainsi qu'en témoignent Angélica et Sofia. Toutefois, de la même manière que dans le cas de l'« indianisation », l'« animalisation » de Tránsito fait référence à un certain imaginaire de la domesticité dans cette ville, un imaginaire sans doute marqué par la tentation ou même le « phantasme » de patrons d'un éloignement toujours plus important des employées domestiques.

La fatalité de la violence

La chute de Tránsito de l'état humain à celui d'animal prend, dans le roman, la forme d'une incapacité à résister aux violences qui l'assaillent. Elle subit de mauvais traitements familiaux, sociaux et légaux sans jamais pouvoir y répondre ni renverser les rapports de force. Dès l'enfance, Tránsito est prise dans une spirale de relations oppressantes : ses parents « la fouettaient pour la punir de ses négligences et de sa maladresse, ou simplement pour se décharger d'un élan de cruauté, fréquemment exacerbé par l'aveuglement de l'intoxication alcoolique. » [Osorio Lizarazo, 2008 (1952), p. 9]. Pourtant, contrairement à Angélica, Tránsito ne fuit pas ses parents et supporte ces mauvais traitements sans même s'en rendre compte, semble-t-il. Plus tard, elle confessera à une prostituée qui cherchera à l'aider qu'enfant elle a été victime d'attouchements, mais qu'elle ne « s'en est même pas aperçu. » [2008 (1952), p. 57]

Après avoir été mise à la porte par ses patrons, Tránsito est persécutée par la police qui l'accuse de se prostituer. Alors qu'elle est examinée par la brigade des mœurs, « son malheureux corps se débattait désespérément alors que le plus intime était nu, devant les yeux inquisiteurs qui se penchaient pour la regarder » [2008 (1952), p. 48]. Elle tente de résister et cherche à s'enfuir, mais la « justice implacable » [2008 (1952), p. 44] et « l'insensible férocité de la loi » [2008 (1952), p. 49] auront raison de ses efforts. Peu à peu, l'ancienne bonne comprend et analyse les difficultés auxquelles elle doit faire face, mais les malheurs se succèdent sans qu'elle puisse avoir de prise sur eux. Perdue dans la grande ville, elle n'a de cesse de répéter : « Et maintenant qu'est-ce que je fais? » (« *Y ora qui'ago?* » [2008 (1952), p. 52]). Cette situation de totale impuissance se retrouve également dans ses rapports avec son conjoint, El Alacrán, qui la bat : « Une haine assassine troubla ses pupilles, qui reflétaient une cruauté carnassière. Quand elle fut à sa portée, il tendit rapidement

la main, et lui donna un coup de poing au visage. [...] En la voyant sur le sol, tentant de se couvrir le visage, il la roua de coups de pieds, aveuglé par la colère. » [2008 (1952), p. 139] Tránsito ne fuira pourtant pas cet homme cruel et restera auprès de lui, terrorisée par ses accès de violence. Ensemble, ils participeront au *bogotazo* dans lequel elle perdra la vie. Mais, si Tránsito se trouve associée à ce que José Antonio Osorio Lizarazo nomme une « tentative de révolution », c'est bien malgré elle, parce qu'elle est emportée par ses sentiments – la haine – autant que par une foule en furie. Son histoire, nous dit José Antonio Osorio Lizarazo en filigrane, est finalement celle de son pays qui assiste, impuissant, à la succession de massacres et de conflits sociaux, victime qu'il est d'une forme de fatalité de la violence.

Les récits de vies d'employées âgées d'une cinquantaine d'années que nous avons interviewées dans le cadre de notre doctorat, montrent cette même succession de malheurs et de faits violents. Angélica raconte ainsi comment, enfant, elle a « *beaucoup souffert avec sa mère* » : « *Elle était très injuste [...] je ne sais pas pourquoi elle faisait ça. [...] Un jour elle m'a trouvée en train de jouer avec un enfant de quatre ans. Et je ne comprends pas pourquoi elle m'a donné une telle raclée!* [Elle pleure] *Je n'ai jamais pu oublier. Elle m'a laissée toute la nuit attachée sans manger. [...] J'ai avec moi cette blessure que je n'ai jamais pu soigner. [...] Et il y en a eu d'autres* ». Elle finit par s'enfuir de chez elle et se fait employer comme petite bonne. Mais sa mère la retrouve et la place dans une autre famille où le patron la viole alors qu'elle a à peine douze ou treize ans. Angélica quitte de nouveau ses employeurs et va de maison en maison en travaillant comme domestique. Elle résume ainsi sa vie : « *Toujours plus de souffrance, tellement que je ne pourrais en supporter plus... Je suis arrivée à un tel point que j'ai voulu me suicider.* »

Sofia, pour sa part, a été abandonnée par ses parents alors qu'elle avait une dizaine d'années. Elle a été recueillie par la voisine qui l'a placée dans une famille comme domestique. Là, elle était battue et devait tenir un rythme de travail harassant : « *On pelait des sacs entiers de bananes plantains, c'était terrible! Et ces maisons immenses, immenses ! Je me rappelle. Ce n'était pas de petites maisons, mais des habitations gigantesques, longues comme trois pâtés de maison. Alors, pour passer la serpillière là-dedans, je te raconte pas ! Et il fallait aussi cuisiner. Tout ça pour rien. Pas de salaire, pas de chaussures.*» Finalement, elle s'enfuit de cette famille et trouve des employeurs qui la traitent bien. Puis, elle tombe enceinte et va vivre avec le père de son enfant. Mais celui-ci boit beaucoup et la trompe régulièrement.

Face à cette succession de malheurs, ces femmes sont pourtant loin d'être aussi passives que Tránsito. Dans le cours de leur vie, elles ont appris à prendre en main leur destin, avec plus ou moins de succès. Ainsi, Angélica a repris des études et a pu établir certaines distances dans ses relations avec ses employeurs. Sofia, pour sa part, a peu à peu su s'extraire d'une relation de profonde dépendance économique à l'égard du père de son fils. Lasse d'une situation où elle était tenue pour adultère et son fils pour illégitime, elle est allée voir l'épouse en titre qui se trouvait alors dans une situation financière précaire et l'a convaincue de divorcer pour « avoir la moitié de la maison ». Sofia a ainsi pu s'installer officiellement sous le toit de son compagnon avec un statut légal de concubine, ce qui lui a permis de retrouver « l'honneur social » et, au bout de vingt ans de vie commune, de pouvoir peut-être bénéficier à son tour de « la moitié de la maison ».

En s'extrayant du statut de victime, Angélica et Sofia ont su, à des degrés divers, devenir actrices de leur vie. Ainsi, l'incapacité de Tránsito à résister aux violences qui lui sont infligées ainsi que l'impossibilité d'un regard réflexif et analytique sur les rapports de force en jeu, sont loin de l'attitude des femmes employées domestiques que nous avons interviewées. Cet écart est peut-être le fait d'une évolution historique qui témoignerait d'une aptitude toujours plus grande des employées domestiques colombiennes à maîtriser leurs vies. La position de victime de Tránsito, elle, rendrait plutôt compte de la situation des bonnes de Bogotá dans les années 1940-1950. Trente ans plus tard, des syndicats d'employées domestiques ont vu le jour un peu partout en Colombie, ce qui n'a pu manquer de modifier le regard des employeurs sur leurs bonnes.

« Indienne », « animale » et « victime », l'employée domestique imaginée par José Antonio Osorio Lizarazo rejoint manifestement un certain nombre de représentations que des employeurs se font de leurs bonnes à Bogotá au milieu du vingtième siècle. Une enquête sociologique ou anthropologique ainsi qu'une étude de l'évolution des imaginaires contemporains associés à la domesticité seraient utiles pour comprendre la permanence ou non des processus d'« ethnicisation », d'« animalisation » et de « victimisation » des domestiques à Bogotá. Par ailleurs, une analyse plus approfondie des échanges affectifs entre une bonne et ses patrons – entre la famille de la domestique et celle de ses employeurs – permettrait de mieux saisir les tentatives de confinement de l'employée de maison dans une altérité absolue. De fait, la relation ancillaire en Colombie oscille entre une très grande proximité et une distanciation raciale, humaine et politique toujours plus profonde. Dans cet écart réside toute la complexité des rapports qui existent entre employeurs et employées.

BIBLIOGRAPHIE

Travaux universitaires

CÁRDENAS Mauricio S., HARKER Arturo R., *Determinantes del empleo y de los ingresos del servicio doméstico en Bogotá*, Bogotá, FEDESAROLLO, 2006.

CARDONA GUTIERREZ Ramiro (dir.), *Las migraciones internas*, Bogotá, Editorial Andes, 1970.

Blandine Destremau et Lautier Bruno, « Introduction : Femmes en domesticité. Les domestiques du Sud, au Nord et au Sud », *Revue Tiers Monde*, n°170, 2002, p. 249-264.

Drouilleau Félicie, « Exode et domesticité à Bogotá », *Travail, genre et sociétés*, n°22, 2009, p. 75-96.

Esther Young Grace, , « The Myth of Being « Like a Daughter » », *Latin American Perspectives*, Issue 54, vol. 14, n°3, Summer, 1987, p. 365-380.

GARCÍA CASTRO Mary, QUINTERO DE MOLANO Bertha, JIMENO Gladys, *Empleo doméstico, sector informal, migración y movilidad ocupacional en áreas urbanas en Colombia*, Bogotá, Proyecto PNUD-OIT COL/72/027, Migraciones Laborales, 1981.

LEÓN Magdalena, « Colombia : trabajo doméstico y servicio doméstico » dans Schuler Margaret (dir.), *Poder y derecho. Estrategias de las mujeres del tercer mundo*, Washington, OEF International, 1987, p. 333-346.

LEÓN Magdalena, « La trabajadora invisible: condiciones de salud de la trabajadora doméstica en Colombia », dans ORGANIZACIÓN PANAMERICANA DE SALUD Y ASOCIACIÓN AMERICANA DE PERSONAS JUBILADAS, *Las mujeres de edad mediana y avanzada en América Latina y el Caribe*, Editorial Organización Panamericana de Salud y Asociación Americana de Personas Jubiladas, Washington, 1990, p. 383-397.

LEÓN Magdalena, « Estrategias para entender y transformar las relaciones entre trabajo doméstico y servicio doméstico » dans LUNA Lola G., *Género, clase y raza en América Latina. Algunas aportaciones*, Barcelone, Ediciones del Seminario Interdisciplinar Mujeres y Sociedad, Universitat de Barcelona, 1991.

LEÓN Magdalena, « Trabajo doméstico y servicio doméstico en Colombia », dans CHANEY Elsa et GARCÍA CASTRO Mary, *Muchachas, cachifa, criada, empleada, empregadinha y... más nada. Trabajadoras del hogar en América Latina y el Caribe*, Caracas, Editorial Nueva Sociedad, 1993 (1989), p. 281-302.

ROLLINS Judith, « Entre femmes. Les domestiques et leurs patronnes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°84, 1990, p. 63-77.

ROMERO Mary, *Maid in the U.S.A.*, New-York/London, Routledge, 1992.

TORALES Porciano, *La dinámica interna de los movimientos migratorios en Colombia*, Bogotá, Proyecto PNUD-OIT COL 72/027, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social SENALDE, 1979.

VIDAL Dominique, *Les Bonnes de Rio. Emploi domestique et société démocratique au Brésil*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007.

WEBER Florence, *Le Sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, La Courneuve, Editions Aux lieux d'être, 2005.

Articles de journaux

CUELLO DE LIZARAZO Ketty, « Que pasa con el servicio doméstico? (2a. Parte) », *Revista Carrusel, El Tiempo*, N°348, 26 avril 1985.

SALAMANCA Juanita, « Seguro social obligatorio para su empleada: que hacer? », *Revista del Jueves, El Espectador*, n°579, 26 mai 1988.

Œuvres cinématographiques et littéraires

FAYAD Luis, *Los parientes de Ester*, Bogotá, Editorial Oveja Negra, 1984 (1978).

OSORIO LIZARAZO José Antonio, *El día del odio*, Bogotá, Editora Aguilar Altea Taurus Alfaguara S. A., 2008 (1952).

OSPINA Luis et MAYOLO Carlos, *Asunción*, 1975

PINZÓN Leopoldo, *Pisingaña*, 1985.

POSSO FIGUEROA Amalia Lú, *Veán vé, mis nanas negras*, Bogotá, Ediciones Brevedad, 2006 (2001).